



Systèmes de pensée en Afrique noire

19 | 2014

Comparer les systèmes de pensée

Dans la cage des « Sciences religieuses »

Dieux des carrefours et petits riens

Marcel Detienne



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/span/1625>

DOI : 10.4000/span.1625

ISSN : 2268-1558

Éditeur

École pratique des hautes études. Sciences humaines

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2014

Pagination : 15-24

ISBN : 9782909036434

ISSN : 0294-7080

Référence électronique

Marcel Detienne, « Dans la cage des « Sciences religieuses » », *Systèmes de pensée en Afrique noire* [En ligne], 19 | 2014, mis en ligne le 04 février 2020, consulté le 10 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/span/1625> ; DOI : 10.4000/span.1625

© École pratique des hautes études

Marcel Detienne

Gildersleeve Professor emeritus,
Johns Hopkins University,
Directeur d'études honoraire EPHE

En 2006, peut-être Michel Cartry l'a-t-il lu, les « Sciences religieuses » changent de look, de look en *Annuaire*, elles se présentent en lieu d'originalité : « les faits religieux », l'esprit laïque, avec un faible pour le « comparatisme » et l'interdisciplinarité. S'il s'en est aperçu, Michel a dû être surpris et amusé en découvrant le classement des champs d'étude : « l'ethnologie » en tête, suivie des « polythéismes antiques ».

Nomade entre un Hexagone de plus en plus étriqué-borné, et une Amérique sur « Pays de Marie » (Maryland), disséminée entre Stanford et Chicago, je n'ai découvert qu'en 2010 la nouvelle personnalité des « Sciences religieuses » de 1886. Je reprends les différents termes. « Faits religieux », comme on dit depuis longtemps « faits historiques », « faits sociaux ». Après tout, les premières « Sciences religieuses » n'avaient-elles pas eu le courage de marcher dans les pas de la Science historique et philologique, dans la voie ouverte par Érasme et ses audaces en modernisme ? Le génie du lieu qui nous accueille aujourd'hui [la Faculté de théologie protestante, du boulevard Arago] me susurre de le saluer par-delà l'édifice voué aux sciences dites sacrées, et les Sociniens depuis Siena et les amis de Lichtenberger, œuvrant pour une *Encyclopédie des Sciences religieuses* en treize volumes de 1876 à 1882. C'est de la « religion », qualifiée naguère de « prétendument réformée » que sont parties les audaces de la raison critique et des premiers compara-

tismes qui allaient si fâcheusement indisposer le *Pontifex Maximus*, en ébranlant un Saint-Siège que ses « architectes-sur-cette-pierre » avaient bâti et fondé pour résister à tous les séismes et cataclysmes jusqu'aux fins dernières, calculées scientifiquement.

« Ethnologie » et « polythéismes antiques » : ce sont précisément les entrées par lesquelles j'ai rencontré l'Africanisme et les approches comparatives avec Michel Cartry, discrètement d'abord, comme il convient. Lui, venait de la philosophie et de ses premiers terrains. Je parlais des Grecs entre philologie et philosophie ancienne, à l'allemande et, depuis dix ans, mon *fieldwork* s'étendait entre la psychologie historique et comparative et les recherches comparées sur les sociétés anciennes. Dix années, de problèmes en problèmes, de la terre à la guerre, de la personne au sacrifice : problématiser, aller de questions en archipels vers des problématiques de plus en plus péninsulaires. Presque toujours en essayant de mêler, d'associer des anthropologues et des historiens, invités, pressés de se déplacer, d'abandonner un temps la « propriété de savoir » qu'ils avaient convoitée, obtenue par leur mérite, en attendant souvent palmes académiques et justes prébendes.

1974-1975, nous sommes entrés à peu près en même temps dans la cage des « Sciences religieuses ». Je situais mal l'Afrique que pouvait représenter Michel entre la tortue patriarcale de Griaule, le bovidé hermaphrodite de Germaine Dieterlen au milieu des pasteurs Peuls, et les Courètes de Jeanmaire, le solitaire en quête de résurgences archaïques dans les rites d'adolescence d'une Grèce mi-homérique, mi-spartiate, confrontée aux sociétés des Grands Lacs. Sans oublier, pour ajouter à ma confusion, les figures de possession, de transe de l'Abyssinie et du Soudan, et les divers ménadismes d'un Dionysos, hors la Grèce des hellénistes distingués. La géomancie annoncée me semblait alors clôturer une divination sans écho dans l'espace oraculaire, entrevu depuis Delphes, et d'abord par la grâce de la seule Marie Delcourt, à l'égard des « Delphiens » de l'École française-sur-Athènes. Une autre Afrique m'était déjà devenue séduisante par le Rwanda de Pierre Smith, l'intelligence de

la forge, la séduction de la « pensée sauvage », et l'Anthropologie si volontairement générale de Dan Sperber, du côté de Nanterre où les échanges me semblaient les plus vifs.

La cage, oui, Michel pas plus que moi ne pouvions deviner en y entrant – je venais de l'ex-sixième section si libre – comment elle était faite, depuis sa fondation jusqu'au partage entre deux grands électeurs, l'un, catholique, l'autre, protestant, l'Ancien testament étant l'attribut du premier et de ses suppôts, le Nouveau, confié aux prétendument réformés. Parmi les théologiens, premiers servis, dont nous observions les disputes et parfois les mêlées, il n'était pas évident, depuis le fond de la salle, de discerner les « défroqués » de ceux qui ne l'étaient pas, non plus que d'identifier le Jésuite de son ennemi intime, le Dominicain. De mes lectures de Loisy, d'Émile Poulat et de quelques autres, je savais ce qu'il en était d'un premier état des « Sciences religieuses » au temps de la fermeture des Facultés de théologie catholique. Sur onze praticiens, chargés d'analyser les phénomènes religieux « en eux-mêmes », six étaient les experts qualifiés en Christianisme et Catholicité, par rapport auxquels se distribuaient des savants reconnus en ce qu'il était d'usage d'appeler « les grandes religions » de « l'Humanité ». On ne parlait pas alors de « faits », mais de « phénomènes », chacun en était convaincu : il s'agissait de phénomènes qui touchaient « au fond le plus profond de l'homme ». *L'homo religiosus* est pur et dur comme l'acier, le meilleur.

Une année romaine, à peine échappée des griffes des Loyola-pédagogues, m'avait permis de rencontrer Raffaele Pettazoni et Angelo Brelich, de découvrir sur place la toute puissance du Vatican, offusqué devant l'implantation d'une chaire d'Histoire des religions dans l'Université italienne, à deux pas du Saint-Siège. Comme l'était la cinquième section près de l'Institut Catholique, hier, et comme les « Sciences religieuses », si naïves en leur originalité de 2006, le sont aujourd'hui à côté des « Bernardins », les Bernardins rénovés, solennellement intronisés en Sciences humaines et en chaires « Notre-Dame » (*what a shame!*) pour les collaborateurs de la Nouvelle alliance, la Nouvelle alliance entre la foi chrétienne et la raison grecque. À lire dans l'homélie

de 2010 prononcée par le toujours indigne locataire d'un Élysée hexagonal.

Il est impossible d'être à la fois classiciste et comparatiste sans garder l'œil ouvert, et de plus en plus grand, sur les usages publics des Grecs de Winckelmann à l'*Athenaeum*, de Vichy à l'*Histoire de France* ou de la France au présent autant qu'entre Martin Heidegger, l'éditeur Pierre Nora et même Claude Lévi-Strauss. Au vrai, Michel et moi, nous n'en avons guère parlé, lorsqu'en 2005 reprenant le titre oxfordien de 1905 « Classics and the Anthropology », j'avais entrepris de confronter, de comparer les pratiques comparatives de mes amis, engagés en anthropologie; Michel, dûment invité, avait choisi de rester à l'écart. Je n'avais pu que l'écouter me dire l'importance pour les Africanistes de Fustel de Coulanges, la *Cité antique* (ce livre de prix pour lycéens, si parfaitement démonté par Georges Dumézil sous les ailes de l'*Albatros*), car jamais Michel, ex-philosophe, ne m'a confié ce qu'il pensait des Grecs en Amazonie, ceux de Lévi-Strauss et de sa version du quasi-miracle grec: quand, selon les termes de *L'Homme nu*, la pensée sauvage, avatar de notre « pensée mythique », « se désiste en faveur de la pensée rationnelle et scientifique ». Un renoncement, très singulier; il a eu lieu en Grèce, très exactement là où les philosophes, agrégés par concours, apprennent et font savoir que la philosophie est apparue, non pas comme genre de vie, mais comme pensée rationnelle, là et nulle part ailleurs. Une affaire longuement analysée dans *L'Invention de la mythologie* (1980) et qui m'a valu huit ans d'exil ferme et une lourde amende dans le milieu interlope où je trafiquais en compagnie de Michel et d'autres marginaux de la « Religieuse » (comme on dit la « Mondaine »). Amicalement, j'ai pensé qu'un Africaniste devait peut-être difficilement apprécier combien la Grèce, comme les Grecs, nos Grecs, étaient captifs de leur Occident, captifs en mythe-mythologie, et rationalité-philosophie, en politique-démocratie, enfin, en mono-polythéisme.

Mono-poly: en 1979-1981, en dépit du découragement prodigué par la commission Anthropologie du CNRS et avec l'aide inespérée de Gérard Lenclud, j'avais aménagé

sous la tente d'un GDR (Groupe de recherche, mobile) un campement pour une « Anthropologie comparée du champ religieux », un minuscule campus, entre bibliothèque du matin veuve de lecteurs, et cagibis ouverts à la sauvette. De quoi cultiver nos mises en questions et préparer une série d'opérations en volumes complices, à l'image de ceux qui ont suivi, grâce à la persévérance singulière de Michel dont témoigne l'ouvrage, *Architecturer l'invisible*, achevé en 2008 avec celles et ceux qui l'entouraient. Avant de m'asseoir benoîtement devant Festugière, dominicain de son état, et « en robe » – il analysait le « Contre les Gnostiques » de Plotin, en « Sciences religieuses » –, je savais qu'en 1932, chez Gabalda, « Festu » avait publié un ouvrage intitulé *L'Idéal religieux des Grecs et l'Évangile*, pourvu du « *Nihil Obstat* » de Lagrange, Père de même confession, alors directeur de l'École biblique de Jérusalem : Ancien et Nouveau testament au coude à coude. Je connaissais déjà la bonne nouvelle, apportée par le titulaire de la chaire « Religion grecque » en « Sciences religieuses », la « Cage » où nous étions entrés, Michel, moi et quelques autres, comme Pierre Clastres, Jean Rouch, Charles Malamoud, John Scheid et Pierre Legendre. Festugière, en Révérend Père, montrait donc, en 1932, « textes à l'appui » comment l'idéal religieux des Grecs, l'âme grecque, disait-il, « aspirait à la Vraie religion ». L'âme de la Grèce, comme on aime parler à l'Académie de l'« âme de la France », elle avait besoin de la délivrance que cherche toute « âme religieuse », une délivrance qu'elle ne peut trouver que dans l'Évangile et l'Église, les deux best-sellers de notre monde devenu chrétien et catholique « universel ». En 2007, Paul Veyne, du haut de l'Histoire romaine, en fait derechef le constat en romaniste admiratif d'une si belle réussite en marketing. Évoquant l'âme religieuse des Grecs, prêchée en chaire, je manquerais à mes devoirs d'émérite si je ne rappelais à celles et ceux, assemblés courtoisement, comment s'est produite la dissolution des « faits religieux », ceux-là mêmes dont l'étude semble encore faire partie de l'originalité toute neuve des « Sciences religieuses » en 2006, avec le comparatisme et le reste énoncé. Que nul ne s'en émeuve : ce ne sont ni les historiens, ni les théolo-

giens, mais les anthropologues entrés sournoisement dans la cage des années soixante qui ont entrepris de mettre en évidence la non-spécificité des soi-disant « faits religieux ». Ils l'ont fait en restituant des « systèmes de pensée » où du sacrificiel se mêlait à l'ancestralité prénatale, et où la divination était enchevêtrée avec des initiations durables autant que mêlée à des représentations de la terre avec ses peaux. Si les « faits religieux » résistent avec outrecuidance, c'est que, comme les phénomènes de la génération précédente, ils font partie intégrante du vaste et puissant édifice, dressé et fortifié pendant quinze siècles par les dévots et les dévotes d'une petite secte, devenue – cela arrive – la toute puissante Église catholique et universelle, autour de ce qu'elle va si prestement baptiser « religion ». Bien avant nous, Pierre Legendre le savait qui nous a rendu l'inestimable *Police religieuse dans l'Ancienne France* de Gabriel Le Bras (1941), en l'accompagnant (qu'on en fasse maintes et maintes lectures publiques !) d'un « Sondage des sédiments de la religion française », le tout en 2010 de notre ère.

« Religion », confirmée sans attendre en *seule* vraie, depuis qu'aux premiers siècles de ce que nous appelons stupidement « notre ère » (du bas latin, *aes, aera*, monnaie, nombre), les disciples d'un banal « Messie », muable en Christ, ont confisqué à leur seul profit la notion romaine et républicaine de *religio*-religion. Une religion, signifiant au temps de Cicéron un ensemble de règles formelles, léguées par une tradition qui pense la communauté civique en accord avec des dieux, des puissances davantage citoyennes que surnaturelles, si légèrement. Notons-le soigneusement : rien là de primitif, ni de révélé, en dépit des attentes des Vieux Croyants de l'*Homo religiosus (sapiens, sapiens)*, lové, tapi au « fond le plus profond de l'homme », disait-on en chœur, en 1886.

Je me contenterai d'une aussi désinvolte évocation pour laisser entrevoir comment, en chacune des alvéoles de la ruche « Sciences religieuses », des ouvrières/ouvriers irréprochables ont fait leur miel de « faits religieux », sans jamais s'inquiéter de la haute Maison qui leur assurait une parfaite quiétude en leur savoir avec la reconnaissance « éternelle »

d'un monde académique et politique pour lequel les valeurs de la religion étaient et sont « sans prix ». Un jour, c'était en 1996, où je me « désistais » de la place que j'avais occupée dans la « cage », et où le Président d'alors, un Africaniste, me pressait de pointer la direction de recherches qui devait me sembler la plus souhaitable, je lui ai glissé à l'oreille : « un espace critique pour polythéismes comparés ». Une boutade, nous le savions, moi davantage que lui.

Mono-poly : c'est un jeu que nous avons joué, Michel et moi, en plein jour, lorsqu'en 1983-1984, dans un CNRS passé à gauche, au temps de Chevènement-Mitterrand, le régime des ATP est apparu (Actions thématiques provisoires et programmées). Un ami, encore proche, venait d'être présenté par les décideurs pour avoir des idées ; il m'a demandé ce que « nous » (un nous en cours de disparition) pourrions proposer. Les « polythéismes comparés » me sont aussitôt venus sur les lèvres, et, pendant une dizaine d'années, alors que tant d'autres choisissaient de rentrer au village, de petits ateliers voisins se sont mis à bourdonner. Certains, aujourd'hui encore, ont leurs carnets de commande bien remplis. Michel n'y est pas étranger, je l'ai rappelé.

« Dieux des carrefours et petits riens », j'y viens, car ils mènent droit en direction des systèmes de pensée, mis en perspective ; davantage, ils découvrent une des manières de ne plus rouler dans la même ornière, l'ornière creusée si profond dans ce que certains appellent *l'Occident-sur-les-Grecs-de-toujours*, les Grecs à la belle âme religieuse. Il n'y a pas que les Bernardins pour en avoir cure. Le ministère de l'Intérieur, celui du « For Intérieur » en République, en a la charge au cœur de l'État. Une chaire de laïcité, créée par Michel Rocard, « Histoire et sociologie », avait motivé un autre regard sur les formes profanes d'un christianisme obsessionnel. Mais les polythéismes et l'ethnologie ont dû attendre 2006 pour devenir officiellement « champ d'étude » en sciences religieuses. Ne devions-nous pas d'abord apprendre comment nous, païens et idolâtres, étions devenus polythéistes ? Combien de décennies faudra-t-il pour faire savoir dans les écoles, dans les cours d'histoire critique des dites religions qu'au siècle de Voltaire, David Hume a

eu l'audace et le courage de faire reconnaître la primauté de ce que certains de ses contemporains aimaient appeler « polythéisme » ? Un mot grec, derechef, inventé par Eschyle, un jour de théâtre sans lendemain. Un siècle et demi plus tard, les polythéismes à dieux pluriels commencent à être découverts, ils sont lentement enregistrés dans l'Europe savante de la « Science des religions ». Si grande a été, et est encore dans l'empire de « civilisation » des Européens, la puissance du catholicisme de Rome, la cécité des protestantismes missionnaires et de leur clergé, affamé de conversion universelle.

La description des panthéons du bouddhisme japonais, l'analyse des myriades de génies africains étaient abandonnées à des collectionneurs, à des voyageurs, à des amateurs de bonne volonté. Dans les micro-sociétés de l'Amérique du Sud, de l'immense Extrême-Orient, de l'Afrique noire et blanche, d'innombrables entités circulent entre plantes, animaux et minéraux, parmi l'ensemble des êtres vivants et inanimés, disons-nous ; elles s'inventent et se métamorphosent aussi naturellement que les êtres humains les pensent et les imaginent, sans même leur donner parfois, un nom ou une forme, non plus que de leur adresser quelque chose comme un « culte » (les fidèles adorent ce mot latin).

Il convient de le redire : il y a des dieux partout, dans tous les plis et replis du monde. À qui les imputer, sinon à l'esprit humain, ce « grand ouvrier de miracles », ainsi que Michel de Montaigne le désignait. L'imaginaire en chaque être parlant et rêvant produit continûment des « croyances », à la fois « similaires » et également « absurdes » dans des lieux et des temps fort éloignés. Des croyances qui poussent « comme des choux », et lesquelles donc, écrivait Montaigne, « peuvent se prévaloir d'une magistrale autorité » ? les « dieux des carrefours », les « trente mille dieux » vêtus de brume d'un Hésiode parmi d'autres, les mille et une entités sur grain de riz, ces milliers de petits riens, combien il est absurde de les ranger en bloc, aujourd'hui encore, dans la case « animisme », restaurée par des héritiers en chaise (pro-

noncez chaire), sous le baldaquin d'un Savoir aux couleurs du siècle passé.

De Michel Cartry qui savait d'instinct que les gens ne naissent pas avec les notions d'esprits puissants ou de grands dieux – se méfier des panthéons de famille –, je retiendrai une avancée, un chemin parmi des dizaines : celui de « faire du territoire » – territorialiser. Par des comptes rendus de séminaires en cage, je savais déjà avec quelle précision Michel analysait en profondeur les rites, rites de naissance, de funérailles, de fondation dans leurs multiples relations entre une série de brousse-villages, disséminés en Burkina Faso. En le lisant en voisin proche, je pouvais ainsi me faire une idée de ce qui semblait le plus pertinent en ses recherches : voir, montrer, établir que les rites forment des ensembles, des « systèmes de pensée », qu'il y avait donc de la pensée chez les dieux des carrefours, de la pensée complexe, ailleurs que chez nous, en philosophie sous l'autorité magistrale des Grecs. L'Africaniste dont nous parlons chaleureusement, il aimait se déplacer : l'Inde védique, la Chine taoïste, la Grèce archaïque, toujours des cas analysés en profondeur et qui mettent au jour des combinaisons de traits pour expérimentateurs non timorés, en quête de questions générales. L'anthropologie comparée des champs polythéistes nous a fait marcher à grands pas entre poly-fétichismes, poly-bulismes et polythéismes bariolés, en sautant par-dessus l'obstacle des panthéons en frises et sur colonnes grecques. Expérimenter et construire se rapprochaient entre nous, sans aller encore vers une « théorie de la parole », comme sous-entendue depuis les « Maîtres de Vérité » et la « Déesse Parole », avec comme des pas japonais, sur tracés parallèles. En 1984, Michel m'en avait écrit sur les « rapports complexes qu'établissent les rites entre les limites du corps et cette espèce d'espace-corps qu'est le territoire ». Il m'en avait fallu davantage pour l'entendre, et cela avait été l'occasion pour moi de découvrir les espaces morcelés, Czarnowski resté en friche et les approches de Danouta Liberski, en ce temps-là. Des limites poreuses, des frontières immatérielles, imaginaires, des types d'engendrement par des lieux : une pluie de sentes, de petits chemins de traverse

qui allaient nous conduire à relever des « Traces de fondation », entre une douzaine de cultures, mises en perspective avec l'aide d'historiens et d'ethnologues, les uns et les autres « de terrain ». En creusant de mon côté, mieux et plus profond que je n'aurais pu le faire dans le pré carré de l'hellénisme, les questions autour de « qu'est-ce qu'un site? », « qu'est-ce qu'un lieu? », j'allais déboucher en pleine histoire nationale d'Hexagone en Europe, et un peu plus tard, au cœur du bientôt tout neuf « Ministère de l'Immigration et de l'Identité nationale », 2007 ; l'Identité sécurisée et sécuritaire, telle qu'elle a prospéré en terre d'Excellence, entre les mythiques « Lieux de Mémoire », « l'Âme de la France » au foyer des Immortels, et la dernière « Histoire de la France » (made *Annales-EHESS*. Y insister, à tout seigneur, tout honneur).

Au pays des « Vieilles Souches », comme aimait à se présenter Xavier Vallat, Commissaire aux Affaires juives et dans l'Europe des nationalismes, des mythidéologies nationales sur fond de religion du plus profond de l'homme (cela s'empile), la critique radicale que mène une anthropologie comparée, elle a, j'en suis certain, une fonction intellectuelle et politique.

Les « Sciences religieuses » new-look doivent prendre conscience de leur responsabilité, et plus courageusement que dans les cent vingt années écoulées.